

Rodolphe Petit

Les Magasiniers du Ciel, Editions Castagniéé, 2007.

Rodolphe Petit / Les Magasiniers du Ciel



Les Magasiniers du Ciel est l'oeuvre la plus authentiquement antépostmoderne qui soit. Une bouffée d'air frais, un retour aux modèles que furent Roussel, Desnos, avec quelques détours dadaïstes de-ci de-là, et un hommage sincère aux situationnistes. C'est le récit, à l'écriture ciselée, elliptique et toujours drôle, de voleurs d'oeuvres d'art. Des durs à l'ancienne, en noir et blanc, on pense aux tontons flingueurs. Troubles de la personnalité en plus. Et puis, bien vite, on s'aperçoit que ce n'est pas seulement un polar mais aussi tout le reste. De digression en digression, le lecteur, aussi libre que l'écrivain, progressera de lieux imprévus en lieux improbables, connaissant le plaisir sans cesse renouvelé de voir ses attentes intégralement déçues. A la clef, une pièce de théâtre d'agit-prop détournée qui nous apprend qu'on ne peut pas mener la même révolution deux fois. A noter que le texte de Petit est superbement illustré par Xavier Löwenthal.

Né en 1971, Rodolphe Petit, comme la plupart de ses petits camarades de Castagniéé, a bénéficié du climat clémente de la Riviera lémanique pour devenir brillant. Après des études en Lettres et en Droit à Lausanne, il se consacre aujourd'hui à la sauvegarde des acquis sociaux et humanitaires pour le compte du cabinet d'avocats le plus désintéressé de Suisse romande.

In breve in italiano

Les Magasiniers du Ciel [*I magazzinieri del cielo*], di Rodolphe Petit, è la scommessa burlesca della giovane casa editrice romanda Castagniéé (che pubblica anche fumetti): 172 frammenti e un atto teatrale in cui l'autore accompagna il lettore attraverso buffe farse e teorie sugli arcobaleni o sulla cristallizzazione, senza risparmiargli le allusioni storiche e le questioni socratiche. Tra i personaggi, da segnalare il Mahatma Gandhi.

Critique, par Carole Wälti

Un portrait de Thomas More, auteur de 'L'Utopie' (1516), peint par Holbein. Une bande de voleurs ratés qui évoluent dans un décor de polar en noir-blanc. Lequel implique un canapé recouvert de toile cirée, un cendrier sur pied qui déborde et une table de salon en mica mat. Et Mahatma Gandhi aussi, aux côtés d'un dompteur et son lion antiquement nommé Patrocle, de poissons chinois, d'une bête terrifiante égarée dans la pyramide de Kheops. Sans oublier une immanquable femme fatale «aux hanches en soufflet de forge» et Minnie Pencil, l'indispensable secrétaire.

Voici le monde créé par Rodolphe Petit dans *Les Magasiniers du Ciel* paru chez Castagniéé. La jeune maison d'édition romande, qui publie également de la bande dessinée, a fait, avec ce récit fragmenté se terminant en pièce de théâtre, le pari du burlesque bizarre. En 172 morceaux de texte et un acte un seul, l'auteur balade son lecteur de scènes bouffonnes en théories sur les arcs-en-ciel ou sur la cristallisation – celle des gouttelettes d'eau, Stendhal n'ayant pas trouvé sa place au générique foisonnant de l'opus – sans lui épargner ni les allusions historiques, ni les questions socratiques.

Ainsi, c'est lorsque Gandhi et le moins abruti des bandits dissertent pour savoir si l'ironie est «une expression de la révolte» que la substance des 'Magasiniers du Ciel' apparaît en filigrane. Surréalisme, dadaïsme, anarchisme, citations de Desnos ou Tzara, Jarry et Blanqui en épigraphe, les références sont contestataires, l'esprit libertaire. Que ce soit le «visage austère exprimant un sentiment inconnu» de Thomas More sur la toile de Holbein ou les interrogations du Mahatma sur la soumission des dominés, l'intrigue loufoque imaginée par Rodolphe Petit est en réalité nourrie de préoccupations que l'auteur de 'L'Utopie' n'aurait pas reniées.

Ordre et injustice

Elles envahissent d'ailleurs le devant de la scène dans la mini-séquence théâtrale qui clôt le livre, où une trentaine d'ouvriers indiens, licenciés par Honda comme le précisent les didascalies, et défendus par Gandhi, se révoltent contre le portrait de More, lequel a désormais pour seule intention d'«assurer des profits encore plus grands» au conseil de direction qu'il préside. Echo de l'actualité, la question de l'injustice résonne dans les dernières lignes, et demeure, irrésolue, comme unique 'leçon' du livre.

Quant à la réflexion sur l'ordre qui lui est liée, elle trouve une illustration dans les dessins de Xavier Löwenthal éparpillés au sein de l'ouvrage. Empruntant à l'art japonais ou à Delacroix, ils mettent la révolte et le combat en images, là où le texte se refuse à choisir. Constamment parasité par le ton farcesque qui s'infiltré partout par le biais notamment des notes de bas de page, celui-ci, fidèle en cela au surréalisme, hésite entre rêve – ou cauchemar – et réalité. Comme pour mieux donner raison à la phrase de Gilles Deleuze tirée de 'Qu'est-ce que l'acte de création?' qui figure en début d'ouvrage: «Méfiez-vous du rêve de l'autre. Parce que si vous êtes pris dans le rêve de l'autre, vous êtes foutus.»

Fantasque et cocasse

Pour autant qu'il fasse preuve d'un peu de bonne volonté, de patience et qu'il soit sensible à l'absurde et à la dérision, le lecteur se laissera finalement prendre aux *Magasiniers du Ciel*. La déconstruction chronologique du vol foireux par des ratés et sa reconstitution au fil des fragments par le biais de la pensée de personnages plus ubuesques les uns que les autres, ainsi que la confrontation des points de vue, sont en effet particulièrement habiles. Le suspens narratif maintenu de la sorte permet en outre de découvrir quantité de phrases et de tournures qui se laissent savourer pour leur cocasserie ou leur incongruité («Un nouveau venu qui pourtant était déjà là»), révélant un rapport à la langue attentif aux pièges du stéréotype.

En dépit de nombreuses digressions susceptibles de lasser et de son caractère fantasque et composite, le récit de Rodolphe Petit retient aussi par son côté jubilatoire et par un sens marqué du détail tragi-comique. Outre une ambiance façon film noir, c'est également une impression de joyeux délire qu'il parvient à susciter. Certains fragments tout d'un bloc valent par ailleurs une lecture pour eux-mêmes. Par exemple cette description de la somnolence, qui touche à la poésie : «Ne cessant de s'assoupir, de se réveiller, redoutant le sommeil, s'assoupissant à nouveau, la pensée voguant presque, bercée presque, cheminant sa route, allongeant ses lentes foulées, sans but. (86/172)»

Carole Wälti